



Pochette du disque, *Le Martien*, album de Henri Salvador, 1963.

Chansons

La chanson française est restée terrienne. La chanson ne rêve pas toujours comme tout le monde. Elle rêve à son rythme, selon des humeurs et des inclinations qui n'appartiennent qu'à elle, et qui ne sont pas celles des politiciens, des cinéastes, des ingénieurs ou des géomètres. Et elle ne rêve même pas comme le commun des mortels. Elle n'a jamais été vraiment éblouie par les vacarmes et les lumières du progrès. Une des premières fois qu'elle a parlé de véhicules à moteur, c'était chez Gaston Couté, avec le projet de tendre des câbles en travers des routes pour couper la tête des automobilistes...

Ainsi, il lui est rarement arrivé, pour ce qui est de l'expression en langue française, de regarder vers le ciel avec des désirs d'envol. Alors que le roman populaire et la bande dessinée sont peuplés de petits hommes verts et de fusées vrombissantes,

la chanson ose à peine rêver – et encore, pas bien loin, et pour de très terrestres raisons. En 1955, Boris Vian écrit dans *Terre-Lune* : « *Quand j'en aurai assez des larmes/Des cris, du sang et du vacarme/Quand j'en aurai assez du monde/À moi la lune blonde.* » Peu connue jusqu'au revival Vian des années 1980, la chanson témoigne toutefois d'un vol spatial bien underground ! S'ils rêvent des étoiles, les artistes de variété français n'y voient qu'une échappatoire aux tracés et aux fracas terrestres. Il y aurait pourtant de quoi rêver, quand bien même se refuserait-on à la science-fiction et se concentrerait-on sur la très réelle conquête de la Lune. Or, si on ne tourne pas délibérément le dos à celle-ci, ses images ne servent guère que d'adjuvant, d'accessoire, d'élément de décor. Tandis que la NASA se prépare à poser le pied là-haut, on sème

quelques chansons de sonorités nasillardes (ah ! les ondes Martenot et le theremin !) et d'effets d'écho censés indiquer à la fois l'espace et le futur, comme dans *La Ballade du cosmonaute* de Marcel Amont en 1965 ou dans *Alpha du Centaure* de Juliette Gréco en 1966... Mais tout cela est infiniment terrien. « *Dans l'espace infini que des lueurs embrasent [...]* Ô je cherche dans un ciel mon coin de Seine-et-Oise/Où dans un matin clair tu pars sur ton vélo », chante le premier quand la seconde demande : « *Si c'est pour construire un drugstore/Dans la proche banlieue d'Alpha du Centaure/Si c'est pour semer au firmament/Des cités-dortoirs des cités snack-bars/De néon et de ciment/Je ne suis vraiment vraiment pas d'accord/Est-il bien important de faire tant d'efforts ?* »

On interpellera souvent de la même façon les conquérants de l'espace : dans *S'ils filent tous dans la Lune* par Anne Sylvestre en 1964, dans

Le Terrien par Guy Béart en 1973, dans *Neil Armstrong ou Gagarine* par Pascal Obispo en 1999, et même dans *Le Martien* d'Henri Salvador, une des rares intrusions extraterrestres dans la chanson française, en 1963 : « *Quand je vous vois de tout là-haut fabriquer des fusées/Pardonnez-moi j'ai trouvé ça idiot et ça m'a fait rigoler.* » Sarcastique, cruelle, ingrate, cette chanson française ? Pas tout à fait. Elle se penche à l'occasion sur l'envers des rêves spatiaux, sur des détresses et des solitudes qui l'ont inquiétée avant que les médias n'en parlent – et encore ! Dans *La Station Mir* de Bénabar en 2003 ou *Cosmonaute* de Loïc Lantoin en 2006, il n'est question que de vaisseaux spatiaux dégingués et de voyageurs de l'espace fourbus et désespérés. C'est lorsqu'elle perd son pouvoir prométhéen que la technologie intéresse la chanson. Si la rouille ronge les fusées, l'humain réapparaît sous le métal. Alors seulement, le chanteur prend sa guitare.

Bertrand Dicale

Journaliste

Cieux

On a raison de parler « des cieux » et non pas « du ciel », car nous en avons plusieurs au-dessus de nos têtes. Je ne pense pas seulement à ce « Notre Père qui êtes aux cieux » et qui ne sait plus très bien, depuis le XVII^e siècle, où il doit exactement s'asseoir pour entendre nos prières. Il semble bien embarrassé, car s'il avait une place (et même, selon certains, un trône) au Ciel (*heaven*) il n'en a plus du tout dans le ciel (*sky*). Non, je pense surtout au grand nombre d'orbites, de voûtes, de cercles, de globes, de milieux dans lesquels nous baignons simultanément, nous, les enfants des sociétés industrialisées du XXI^e siècle et que nous désignons du même mot « ciel ». Quand les ethnologues quadrillent systématiquement le mode de pensée d'un peuple ou d'une culture, ils ne manquent jamais de dessiner le *cosmos* dans lequel se situent leurs informateurs, cosmologie d'une complexité parfois vertigineuse. Mais un ethnologue des sociétés industrialisées serait bien en peine de

dresser la cosmologie de ses informateurs tant elle est contradictoire.

La plupart, quand ils dirigent leur regard vers le ciel, se demandent d'abord s'il fera beau le lendemain. Le ciel, pour eux, est donc celui des météores, de l'agitation, de la pluie et du soleil, des phénomènes climatiques, bref de la météorologie. Mais évidemment, ils ne regardent plus dehors l'azur bleuté ou la nuit noire ; non, ce qu'ils considèrent avec attention, ce sont les chaînes météo ou les alertes sur leur portable envoyées par Météo France. Où se trouve donc ce ciel-là, celui des innombrables Messieurs ou Mesdames Météo qui dansent sur les écrans ? Pas facile de répondre, car s'il est effectivement dehors, le ciel est aussi à l'intérieur des réseaux d'observation par satellite et des stations météo. Si Météo France fait grève, le ciel météo disparaît aussi sûrement que le Ciel de « Notre Père qui êtes aux Cieux ».

D'ailleurs, beaucoup de ceux qui regardent la



Page enluminée
illustrant un chant du
Paradis de la *Divine
Comédie* de Dante
Alighieri, manuscrit du
XV^e siècle.

météo consultant aussi avec la même attention le Ciel astrogique que leur décrivent d'autres spécialistes un peu plus sulfureux. Tiens, comme c'est bizarre, de ce Ciel-là, nous n'en étions pas sortis depuis trois siècles ? Oui, mais il est toujours là. Sérieux, pas sérieux ? Difficile à dire, flottant, intrigant, contesté vigoureusement par certains, accepté avec une condescendance amusée par beaucoup. On baigne dedans malgré tout et le même informateur peut vous parler sans trop y croire du temps qu'il fera, des anges et de l'attention qu'il doit porter à Jupiter ou à Vénus. Avec un peu d'application, l'ethnologue trouvera des informateurs pour qui le ciel, c'est l'espace et même, en poussant plus loin, l'univers. Ils ont peut-être lu le livre d'Alexandre Koyré : *Du monde clos à l'univers infini*, ou la pièce de Bertolt Brecht sur Galilée ou encore *Les Somnambules* d'Arthur Koestler. En tout cas, ils savent que la voûte azurée que les autres regardent n'est qu'une infime fraction d'un espace infini. Ils semblent d'ailleurs vivre très bien ce décentrement et ne trouver aucune difficulté à occuper le point de vue de Sirius qui permet de saisir la Terre depuis le Soleil, ou même depuis d'autres *clusters* de galaxies. Si le « Père des Cieux » n'a plus de trône, l'observateur du ciel indéfini possède un siège bien à lui. Évidemment, les choses se compliquent si l'on demande où il prend ses aises et ce qu'il regarde avec tant d'attention pour être aussi sûr de ce qu'il dit de cet univers. Car alors, par un brusque retour sur Terre, le voilà bel et bien situé quelque part dans un observatoire, devant un globe, face à un tableau noir, au milieu de ses pairs en train de se déplacer dans l'espace infini par la pensée finie. « Mais où est-il alors vraiment ? » se demande avec quelque angoisse l'ethnologue chargé de dessiner cette cosmologie-là : infiniment loin ou infiniment près ? Il se souvient que l'ancienne cosmologie faisait la différence entre le monde *sublunaire* – celui de la corruption terrestre – et le monde *supralunaire* – celui de la perfection grandissante des sphères –, différence que la nouvelle cosmologie, celle du ciel espace infini, ne reconnaît plus du tout. Il le sait et pourtant il ne peut pas s'empêcher de trouver qu'il y a bien une coupure entre l'espace infini pensé par l'astronome et le strapontin étroit où est assis ce même astronome

qui se gèle la nuit devant sa lunette. La question est d'autant plus entêtante que d'autres informateurs, d'autres savants en blouse blanche penchés sur d'autres modèles, semblent devenir sensibles à un tout autre ciel, beaucoup plus long que celui de la météorologie mais tout aussi variable que lui et qu'ils appellent le « climat ». Le choc est d'autant plus rude pour l'observateur que ce climat semble varier en fonction de l'action collective des humains... Ce qu'ils apprennent à décrypter ce n'est plus l'influence de Jupiter sur les aventures amoureuses des humains, mais celle des aventures industrielles des humains sur le destin des nuages, des courants d'air et des circulations océaniques. Étrange renversement. Et ce ciel-là semble enserrer les humains dans une bulle fragile dont il n'y a plus moyen de s'échapper. Quand il était petit, bien avant de voir Neil Armstrong faire ses premiers petits pas, il rêvait comme tant d'autres de s'en échapper pour aller en masse marcher sur la Lune. Ah mais c'était du temps de l'univers infini et de la « conquête spatiale » ! Ce temps a-t-il disparu ? On serait revenu à l'espace sous la Lune, on resterait enserré dans Gaïa – et peut-être même menacé par Elle ? Quelle étrange cosmologie que celle des Modernes : elle serait sans espace extérieur alors que, dans certains lieux fermés – les laboratoires –, elle parcourrait l'univers depuis les confins du big bang et qu'ailleurs, en levant les yeux vers le ciel, certains y verraient à la fois les météores auxquels ils ne peuvent rien et l'effet en retour de leurs propres actions menées sur Terre par eux-mêmes, pendant que d'autres attendent du « Père qui êtes aux Cieux » qu'il réapparaisse dans les nuées et que d'autres – mais ce sont parfois les mêmes – espèrent que les planètes réglent enfin leur vie alors que des ingénieurs attentifs, quelque part à Houston ou dans la jungle de Kourou, visent les derniers boulons des engins qu'ils se préparent à envoyer dans l'espace. Oui, des cieux bien divers pour une cosmologie bien emmêlée.

Bruno Latour

Sociologie des sciences
Sciences Po